



brisa roché

rencontre

Dans nos deux récents numéros consacrés aux voix (n° 587 et 588), nous sommes passés à côté d'un phénomène pourtant très proche puisque la chanteuse américaine Brisa (La Brisa, Day) Roché, parfois encore nommée Valentine, réside à Paris. Elle évoque par la profondeur de son expression les grandes voix de l'époque swing, celles de Peggy Lee et June Christy, mais aussi et plus immédiatement Billie Holiday par la vérité de son expression plus que par sa voix claire au registre aigu. Sur des *torch songs* incandescents, l'étirement et les modulations de sa voix, ses petits commentaires soulignent les mélodies, et sa façon libre de poser les syllabes sur le temps accentuent l'évocation. Devant une telle personnalité, on se prend à rêver, comme Nicolas Montier ou on s'enflamme comme Michel Pastre au Coolin', un pub de Saint-Germain, où s'est révélée cette voix rare... qu'on peut entendre au Slow Club, à La Huchette. Au Franc Pinot, elle nous raconte, avec les mêmes accents expressifs, un itinéraire tout à fait romanesque, explicatif d'une personnalité artistique originale et affirmée qui ne demande qu'à s'épanouir dans le jazz.

Photos © Georges Herpe

L'enfant sauvage

Je suis née le 26 avril 1974, dans un tout petit village qui se nomme Samoa, au nord de la Californie. Je viens d'une famille « moderne », du divorce. A l'origine, c'étaient des cols bleus (*ouvriers*). Ma mère appartenait à une famille très musicale. Les grands-mères faisaient de la musique pour les films muets. Et ma grand-mère écrit encore de la musique. Il y a toujours eu quelque chose d'un peu artistique chez nous. Ma mère s'est éloignée de San Francisco où elle avait grandi pour s'établir dans ce petit village de montagne, six heures au nord de San Francisco. Mon père était littéraire à la base, mais il a eu une vie très dure de vendeur de cocaïne. Ils ont divorcé, j'avais 4 ans, et j'ai fait des tournées de « vente » avec lui, partout, à Hawaï, en Alaska, sur toute la côte. On dormait parfois dans des îles, sur des plages. Mon père m'a surtout proposé une vie difficile, mais aussi brillante et surtout dangereuse. Il était très sensible, il adorait la musique, mais il avait des goûts liés à sa rébellion. Il aimait le rock. Il s'est marié sept fois. Sa dernière femme s'appelait – sans rire – Patience-Prudence (*éclat de rire*), et tous les deux dansaient beaucoup, des danses de fous... J'avais 13 ans quand ma mère et mon beau-père, qui est français, ont acheté un grand terrain perdu dans la montagne, et nous avons déménagé dans un cabanon sans électricité, sans téléphone, sans eau chaude, à l'écart de tout. Aujourd'hui, c'est un endroit de rêve, avec un lac. Ma mère fait des tableaux de feutre et gagne sa vie avec. Mon beau-père cultive des vignes et a un magasin dans le village d'à côté.

Je n'ai pas grandi avec le jazz, et – je me suis posée la question en lisant *Jazz Hot* – est-ce que j'ai grandi en phase avec la musique ? J'aurais dit non avant, mais je me suis rendu compte que je viens d'une famille très musicale, y compris au niveau de l'improvisation : ma mère chante tout le temps, invente des chansons. Et moi je chantais avec elle. On faisait ça tout le temps. On inventait tout. Les seules qu'on reprenait, c'étaient les chansons folks, les ballades traditionnelles américaines.

Ma mère – elle était pauvre à l'époque – m'a offert deux choses très importantes : elle m'a envoyé dans une petite école privée « pour les enfants sauvages », qui m'a donné le goût pour plein de choses. C'est une école expérimentale qui a été construite sur les théories philosophiques des années soixante-dix. Des prof's appliquaient les méthodes expérimentales décrites dans *A Radical Approach to Child Rearing* (*Libres Enfants de Summerhill*, 1960) d'Alexander Neill. Il n'y a pas de séparation entre adultes et enfants, tout le monde est libre. Chaque enfant évoluait à son niveau, on avait le droit de vivre comme des adultes, on travaillait sur l'expression du corps, sur l'énergie, il y avait beaucoup de pratiques artistiques, beaucoup de spectacles, on écrivait des pièces de théâtre... C'était basé sur la liberté de l'élève. J'ai été par la suite dans les écoles publiques. J'ai eu une bourse pour étudier la littérature française dans une université réputée, mais ça ne m'a pas plu, je ne suis pas restée. Plus tard à Seattle, j'ai fini mes études dans la grande sœur de cette école, la petite se nommait Equinox, l'autre Nova. Nova était conduite en fait par les élèves, le choix des prof's, la gestion, la représentation...

Ma mère m'a aussi payé des cours de chant. Ça a commencé à 2 ans, jusqu'à 14 ans. Avec notre

prof', nous avons fait le tour de la Russie, j'avais 14 ans, dans le cadre des relations pacifiques entre nos deux pays, au moment de la Perestroïka. La nouvelle vie pour la Russie, enfin on croyait... J'ai vraiment eu la chance d'y être pendant ce moment d'espoir, d'ouverture d'esprit... C'était magnifique ! Ma prof' donnait des cours de théorie à l'université, mais jamais elle ne m'a appris à lire la musique. Elle appliquait une méthode souffie, le solfège avec les mains (*gestes à l'appui*), on suivait le mouvement de ses mains. En fait, ça m'a appris à écouter. La plupart des élèves venaient d'un milieu aisé, et eux suivaient des cours de piano, violon... Je peux suivre des partitions, mais je n'ai jamais vécu avec un instrument à la maison. Les partitions, je les ai pour les musiciens, pas pour moi. J'espère apprendre, mais je peux suivre avec d'autres moyens. A 14 ans, j'ai commencé à écrire des chansons, c'était assez folk, et quand j'ai quitté la maison à 16 ans, en 1990, je suis allée vivre à Seattle. Il fallait que je gagne ma vie. Je jouais sur le Grand Marché. J'ai acheté un permis, et j'ai chanté dans la rue tous les week-ends. C'était plein de soleil, cette petite époque !

Le jazz ?

Je connaissais quand même Ella Fitzgerald, Billie Holiday, les choses très connues... Et j'ai depuis toujours été attirée par les années quarante, esthétiquement, même pour la décoration. Mais personne ne m'avait parlé de la musique de cette époque. Et je suis tombée amoureuse d'un homme qui jouait du saxo'. J'allais le voir répéter dans une resserre à outils, c'était très romantique... il pleuvait – car il pleut toujours à Seattle – et moi je l'écoutais jouer les standards. J'ai commencé à acheter des disques de jazz. Mais je ne m'y suis pas lancée moi-même avant 20 ans. Je restais sur mes compositions. C'est une époque assez difficile de ma vie. Je vivais dans les champs, entre le village et la mer, dans une petite chambre ; il y avait les herbes, les arbres qui poussaient à travers le plancher. C'était une vieille maison de ferme, isolée... Le soir tard, je prenais mon grand vélo, je roulais doucement, je promenais ma tristesse dans les champs, seule. Et en fait, pendant toutes ces nuits, je chantais les standards de jazz, et ça a duré des mois et des mois avant que je m'en rende compte. Evidemment, le chant, c'est très important pour moi, physiquement, et pas tous les chants. J'ai une voix très particulière qui ne se met pas en valeur avec n'importe quoi, et qui ne met pas n'importe quelle chanson en valeur non plus. Mais le jazz, les standards en fait, les ballades tristes et même les petites chansons *up*, je les chantais les nuits, et ça me mettait dans un état... Un jour, je me suis dit : « Tu es en train de chanter du jazz, pourquoi ne pas essayer ? », et de ce jour, j'ai commencé à apprendre les standards a cappella, et j'en ai appris plein, plein, plein... Ça a été un long chemin d'essayer d'entrer dans le club, un club d'hommes, d'hommes de 50 ans, car les chanteuses, si elles chantent bien, elles accaparent le regard du public, et si elles chantent mal, elles dévalorisent le groupe. Pour essayer de chanter, je suis restée des nuits et des nuits, à faire des *sit in*, une horreur, je déteste encore... Ça devient beaucoup plus rare, mais ce n'est jamais facile : tu es là, tu es assise, pas chauffée, tu ne connais personne, c'est enfumé, tu ne connais pas l'endroit, tu es nerveuse, il faut aller supplier des hommes, et assez souvent aux Etats-Unis, c'est une histoire

de pouvoir. Finalement, on t'appelle, le micro est bizarrement réglé – s'il y a un micro –, tu dois compter et t'as peur, et ils te laissent peut-être une chanson ou deux, tu n'as pas le temps d'être dans le feeling du spectacle. Avoir un corps détendu, c'est essentiel pour bien chanter. C'est pas évident... J'ai une bonne mémoire, je pourrais chanter cent standards sans oublier une phrase. Le jazz est pour moi un besoin de faire sortir l'émotion, un désir. C'est très romantique, y compris au niveau esthétique. Je voulais être la fille près du piano, avec la fleur dans les cheveux. C'était assez superficiel au début, sauf pour l'émotion qui n'avait rien de superficiel. En revanche, après, quel monde ! J'étais étonnée, et je le reste, de tout ce que ça m'apprend, de tout ce que ça m'apporte. En fait, j'ai été assez vite la fille près du piano avec la fleur dans les cheveux et avec les gangsters qui viennent mettre des billets de 100 dollars dans ma petite boîte. Tout ça, je l'ai vécu assez vite. Mais jouer avec ce petit trio trompette et contrebasse aux Etats-Unis, voir les vies de ces deux hommes de 50 ans semaine après semaine, voir la communication qui s'est établie entre nous, entre eux (*soupir*), ça m'a touchée ! C'est là que j'ai commencé à comprendre ce qu'était le jazz, au-delà de l'émotion, de l'esthétique. Une fois, ils arrivaient du boulot – l'un vendait des pièces détachées auto, l'autre conduisait des gros camions qui transportent les séquoias coupés –, et là ils ont commencé à faire n'importe quoi (*elle chante n'importe quoi*). Je me suis mise à danser, et finalement à pleurer. Ce jour-là, j'ai compris quelque chose.

Le jazz m'a aussi apporté une façon de communiquer. Ça me plaît énormément d'être une fille parmi tous ces hommes, de communiquer avec eux, même si je dois jouer la chanteuse légère (*petite onomatopée en illustration*), très sensuelle et tout ça. Ça me fait rire, c'est amusant ! Ça ne m'enlève rien, je sais qui je suis. Et je me retrouve respectée parmi eux, comme si j'étais une espionne, j'adore ça aussi ! (*sourire*) J'ai une voix particulière. C'est plutôt la nature de ma voix qui me dirige. J'ai chanté mes chansons, mais je ne me sentais pas à l'aise. Il y a des musiques où je peux faire sortir ma voix. Avant d'arriver en France, je vivais plutôt du jazz, je travaillais en trio avec basse et trompette, deux fois par semaine. En France, en ce moment, je travaille sur plusieurs sortes de musiques. J'ai pour l'instant quelques projets jazz qui me permettent de vivre. J'ai aussi un projet qui réunit ballades et compositions nouvelles, qui sonnent jazz, modernes, avec des touches de musique électronique. Ce projet m'intéresse parce qu'il s'agit de chansons nouvelles, des compositions qui font ressortir ma voix. Dans les spectacles de danse, comme au Slow Club, j'écris un *set list* particulier, des chansons *up* qui pour moi appellent ce feeling de Billie Holiday, plus que les ballades. Billie, je la sens plutôt pour les chansons comme ça. Billie influence tout le monde. Et Billie, je la sens pour ses fins, j'adore comment elle finit ses chansons, c'est mignon, elle a quelque chose que je reprends même pour les ballades. Je suis certainement influencée, mais nos voix n'ont rien à voir. Il y a des enregistrements qui me touchent beaucoup aussi chez Mosaic/Capitol, de June Christy et Peggy Lee pour les ballades. Les ballades sonnent beaucoup moins Billie Holiday. Il y a quelque chose qui nous lie pour les gens, mais pas forcément

l'écoute, quelque chose du feeling, autre que technique. Le rythme m'intéresse beaucoup, même dans d'autres choses, dans les conversations, dans l'écriture... Ce genre de chose me rend folle de joie, j'en arrive à compter les syllabes quand j'écris, quand je parle aussi... le rythme et l'emphase sur les syllabes. Dans la musique, même sans partition, j'ai le sens de la chanson, du rythme de chaque chanson. J'écoute beaucoup la basse. Plutôt que de scatter, moi je joue avec le rythme sur les mots, et forcément ça change la mélodie aussi. Si le musicien ne me connaît pas, et comme ils ont l'habitude des chanteuses qui ne savent pas ce qu'elles font, je vois parfois la panique sur leur visage parce que je prends un thème très lentement, ou que j'avance hypervite après.



En passant par Paris, j'avais une petite démo', et on m'a tout de suite proposé des projets. Mais on ne sait jamais si c'est sérieux... Je suis rentrée en Californie, dans mon village, Arcata. C'est splendide ! J'avais eu déjà pas mal d'aventures, et ces trois dernières années je suis restée dans mon village. J'étais contente d'être là, mais les propositions arrivaient. J'ai osé en parler, et les rêves de tout le village se sont réveillés, ils m'ont poussée dehors ! J'ai emmené dans mon sac à dos tous les rêves romantiques de Paris, la ville de lumière, de tous les gens du village, c'est touchant ! C'est bizarre, mais je suis venue un peu pour eux. Parce que pour moi, le romantisme artistique, je ne sentais pas que j'avais quelque chose à prouver avec ça ; je n'étais pas séduite par l'idée de vivre dans une grande ville, et la galère ne m'intéressait pas vraiment. C'est un grand moment dans ma vie, parce que j'ai tout quitté, je suis venue avec une valise... Je suis bien tombée tout de suite, et j'ai commencé à jouer. Quand on quitte tout, les objets, les amours, la famille, le pays, la langue, l'argent, quand on est nue comme ça dans le monde, ça laisse la place pour... on va dire (*réflexion*)... la main du destin ! Je me suis retrouvée comme ça à Paris, et j'ai eu la chance de travailler tout de suite. Ça fait juste quelques semaines et déjà les projets originaux se mettent en place. Ça porte essentiellement sur le jazz. Je joue en petite formation dans les pubs, les petits clubs, les bars... assez souvent avec Ziggy Mandacé (g), Marten Ingle (b), Sébastien Girardot (b), Nicola Sabato (b), Guillaume Nouaux (dm), Marty Vickers (dm), Danny Montgomery (dm) que j'adore ! Il va revenir en France. J'ai joué avec Paddy Sherlock (tb), toujours dans le cadre des pubs, avec aussi Swing Feeling au Méridien, et avec un spectacle de danse à La Huchette et au Slow Club. J'ai fait le bœuf au Bilboquet, au Méridien avec les Gigoles... En fait, je trouve la scène en France plus chaleureuse qu'aux Etats-Unis. J'ai eu un accueil très très chaleureux. Je joue avec des Australiens, des Irlandais, des Français, des Américains, des Canadiens, bon ! C'est la scène du jazz à Paris, et j'ai trouvé des expressions sensibles, comme Paddy Sherlock, il chante des standards de jazz, c'est un vrai bonheur ! Les musiciens sont aussi plus jeunes qu'aux Etats-Unis pour justement la musique que j'aime, les années quarante, et même après pour les enregistrements de Peggy Lee et June Christy. A Paris, je trouve une sensibilité à cette époque



plus

forte qu'aux Etats-Unis. Là-bas, les goûts sont plus modernes. J'ai de plus en plus la certitude que je vais chanter toute ma vie. C'est vraiment essentiel. Mais en ce moment, je viens d'arriver dans un pays étranger, je dois gagner ma vie, là, maintenant, alors je cours partout, en cherchant du travail. La vie nocturne, j'ai déjà connu ça avec mon père !



Je suis américaine, et le jazz est né chez moi, et ce n'est pas n'importe quoi. Par rapport aux jeunes de ma génération, je n'ai pas eu la même sensation avec le punk rock. C'est une sorte de sous-culture, par laquelle je suis attirée, mais qui m'est complètement étrangère. Tous mes amis ont vécu leur adolescence avec ça, moi pas du tout. Je crois comprendre ce que ça représente pour eux, moi je trouve ça dans le jazz. Je ne vais pas parler de rébellion parce que c'est trop simple. Les origines du jazz ont beaucoup à voir avec l'histoire de ma vie, la fuite de la société, et pas mal de choses. La seule chose étonnante dans ma rencontre avec le jazz, c'est qu'on n'en entendait pas à la maison. Sinon, vu mon besoin de communication, vu les gens qui m'attirent, vu mes goûts et l'intensité, la violence d'expression que je ressens, vu aussi le côté nomade, international qui m'est naturel, ça ne m'étonne pas de me retrouver à Paris avec une nouvelle vie autour du chant jazz...



Bien sûr que je me sens artiste ! Des gens se pensent peintres. La peinture, c'est leur vie, ils le savent. Moi, même si je prévois une vie à chanter du jazz, je ne me sens pas (*elle prend une grosse voix*) « chanteuse de jazz dans la vie et c'est tout ! » C'est plutôt que c'est naturel. Je m'exprime aussi autrement (*les arts plastiques, l'écriture*). Pour l'instant, il me semble naturel de vivre ça, et spécialement à Paris. Et ça parle des mêmes choses qui ont amené tant de musiciens de jazz connus sur la voie du jazz. La seule chose qui étonne, c'est que je n'ai pas vécu avec ça avant dans ma jeunesse. Je suis une artiste – même si ça a l'air con de le dire – et il n'y a pas de séparation dans ce que je vis. Je pourrais dire de mon projet d'écriture qu'il est totalement lié au chant jazz. Ce que j'exprime à travers le jazz, je l'exprime à travers l'écriture, à travers tout ! Je me dirige vers une esthétique de vie – *my life mythology*. J'ai eu la solitude, une vie assez remplie pour que, très tôt, je ressente l'évidence d'une esthétique de vie. Je ne me suis jamais perdue, éloignée jusque-là, et je ne pense pas que ça arrivera un jour. Tant que je reste là-dedans, je me sens en pleine forme, en vie !

Yves Sportis

